REVUE ANNUELLE DE LITTÉRATURE FRANCOPHONE
Litéraport
2023 • № 10

Noussayba Ouakaoui-Salem
Institut préparatoire aux études littéraires
et aux sciences humaines de Tunis

La perversion dans le geste et dans le mot : l'exemple des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos

Word and gesture perversion in Les Liaisons dangereuses *by Choderlos de Laclos as a case study*

Abstract: As an epic of evil, *Les liaisons dangereuses* by Choderlos de Laclos has greatly marked human consciences. By allowing his protagonists to express themselves freely, the author has advanced a moral philosophy in which pleasure is a necessity. The vicomte de Valmont and the Marquise de Merteuil embody these wonderful beings who only get delighted when they cause suffering to others. In this epistolary novel, pleasure cannot be separated from Evil. Henceforth, Choderlos de Laclos sheds a different light on this libertine philosopher. The perversion, cynicism and sadism that fuel the protagonists' pleasure naturally offend the morals. The decline they undergo at the end of work illustrates the limits of the libertine game. On the other hand, victims are rehabilitated through redemptive suffering.

Keywords: perversion, evil, pleasure, word, letter, debauchery.

Œuvre incontournable du XVIII[e] siècle, *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos a su marquer de son empreinte toute la littérature du siècle. Dans ce roman épistolaire qui érige l'écriture en véritable art, les protagonistes se livrent une franche bataille dont l'enjeu est la perdition du genre humain. Cette œuvre, l'une des plus subversives de la littérature, fait de la perversion la nouvelle charte libertine et la principale inspiratrice des libertins. On ne s'étonnera donc pas de découvrir de tels propos chez le cynique Valmont : « Entouré de gens sans mœurs, j'ai imité leurs

vices ; j'ai peut-être mis de l'amour-propre à les surpasser »[1]. Culte du vice, vénération du cynisme, volonté de saper la morale : voici les projets ambitieux des libertins. Dénués de toute forme d'empathie, nos protagonistes voient dans la perversion un moyen d'exister, de s'affirmer en dehors de toute règle coercitive :

> Le libertinage, on le sait, a longtemps été considéré comme profondément subversif. D'abord parce qu'il est liberté, ou plutôt, selon son étymologie, affranchissement : de l'esclavage d'abord, des servitudes religieuses, morales et sociales ensuite, quand le développement du sens critique et de la liberté intellectuelle amène certains à remettre en cause l'ordre établi[2].

En cultivant cette philosophie de vie, les personnages s'engagent dans une *quête* effrénée du plaisir**.** Le libertinage devient alors une attitude qui tend à saisir l'instant dans ce qu'il a de plus fugace, et ce pour en jouir de la manière la plus efficace qui soit. Les libertins apparaissent alors comme de farouches épicuriens qui savent faire prolonger le plaisir au-delà de l'acte. Perversion et plaisir s'enchevêtrent alors pour donner naissance à une esthétique qui est celle de la subversion. Nos protagonistes jouissent autant de leurs sens que de la souffrance qu'ils infligent à autrui. La déchéance morale et physique de la victime offre un spectacle délectable au libertin. Ce dernier n'est donc pas seulement une personne immorale, c'est un être fondamentalement amoral qui se situe au-dessus de toutes les conventions sociales. Roman du Mal, *Les Liaisons dangereuses* fait donc de la perversion un principe de vie. Nos héros anticiperaient-ils sur la philosophie sadienne comme le laisse sous-entendre Claude Rommeru ?

> Tout se passe comme si les héros de Laclos avaient lu le marquis de Sade. Qu'on ne s'étonne pas de cet apparent anachronisme. Le libertinage est plus ancien que Sade qui ne fait qu'en donner la formulation la plus éclatante[3].

L'œuvre donne en tout cas à voir la prouesse du libertin qui use de tous les moyens pour saisir sa proie. La victoire consacre alors son plaisir et le conforte dans sa position de scélérat. Pour atteindre cette jouissance tant recherchée, le personnage sait qu'il ne doit pas se contenter de l'assouvissement de l'acte. En effet, le plaisir ressenti lors des ébats amoureux est intensifié par le pouvoir de l'écriture. Les protagonistes trouvent ainsi dans les mots une autre manière de le re-vivre. Les différentes lettres que s'échangent les épistoliers permettent aisément de constater cela. Avant même qu'il ne soit consommé, le plaisir est anticipé, préparé, attisé. Certaines missives, véritables pièces d'anthologie, exaltent cette jouissance perverse au moyen d'une incroyable gymnastique rhétorique. Si l'écriture est aussi, voire plus

---

[1] P. A. F. Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Paris, Flammarion, 1964, p. 67. Désormais dans le texte : *LD* suivi de la pagination.

[2] J. Jean, *« Les Liaisons dangereuses »*, Paris, Nathan, 1992, p. 108.

[3] C. Rommeru, « La revanche de la nature », [in] *Laclos : Les Liaisons dangereuses*, Paris, Ellipses, 1991, pp. 45-48.

importante que l'intrigue, c'est dans la mesure où elle équilibre beauté du style et apologie du mal. En effet, avant Baudelaire et ses *Fleurs du Mal*, Laclos a pensé un roman singulier où se marient tous les contraires. Dans *Les Liaisons dangereuses,* le langage châtié, les formules allégrement tournées, les figures de style expressives célèbrent le Mal dans toute sa splendeur. L'œuvre devient alors l'expression de tous les paradoxes. En insistant sur la beauté de ce qu'ils considèrent comme leur maître incontesté, les libertins atteignent une sorte de plaisir mystique. La narration conduit alors nos héros à un état proche de celui de l'extase tant le récit de leurs crimes passés les repaît. En somme, dans le chef d'œuvre de Laclos, le plaisir pervers s'exprime aussi bien dans l'acte que dans la parole écrite.

Le plaisir pervers de l'écriture

Le libertinage est une philosophie de vie qui a connu son essor au XVIII^{e} siècle et qui a été souvent perçue comme une réaction à la morale rigoriste qui sévissait en France, notamment sous l'Ancien Régime. Exaspérés par la censure, les nombreux interdits et la prédominance de la pensée unique, des hommes et des femmes ont souhaité libérer le genre humain de toutes ces règles oppressives : « L'attitude libertine se caractérise donc par l'exercice de l'esprit critique, par le refus des systèmes dogmatiques et de la métaphysique, mais aussi de toutes les formes de superstition »[4]. Les libertins font partie de ces « libres penseurs »[5] qui ont proposé un autre modèle de société en cherchant à réhabiliter le plaisir. Le libertin ne connaît aucune limite culpabilisante qui entraverait sa jouissance. Le lecteur est alors en même temps fasciné par cet hymne entonné par les libertins que terrifié à l'idée du Mal qu'ils sont en mesure de perpétrer pour assouvir leurs penchants pervers. S'agit-il donc plus d'une esthétique du mal que d'une esthétique de la perversion ? Quel mot, quel concept serait-il plus à même de traduire notre pensée ? Pour trancher sur cette question épineuse, le retour à l'étymologie pourrait s'avérer très utile. Si le mal dérive du latin « malus »[6] et signifie « mauvais », la perversion du latin « pervertere »[7] désigne une attitude qui consiste à corrompre quelque chose, à détourner une pratique pour l'orienter vers une finalité qui serait mauvaise. En d'autres termes, la perversion ne serait pas le mal *stricto sensu*, ce serait un perfectionnement de cet état, une sorte de couronnement. Dans le chef-d'œuvre de Laclos, les protagonistes qui cultivent si bien l'art de la perversion s'en prennent d'abord et avant tout au pacte de l'écriture épistolaire.

---

[4] A.Viala, « Le libertinage », [in] J.P de Beaumarchais, D. Couty, A. Rey (dir), *Dictionnaire des littératures de langue française,* Paris, Bordas, 1984, p. 1396.

[5] L. Aragon, *Le libertinage,* Paris, Gallimard, 1924, p. 16.

[6] *Le Petit Robert*, J. Rey-Debove et A. Rey (dir), Montréal, 1995, p. 1332.

[7] *Ibidem,* p. 1647.

> Mais *Les Liaisons* inaugurent en même temps une perversion des conventions épistolaires. On sait que le roman par lettres exprime traditionnellement un besoin de sincérité et de vérité qui cherche à s'affranchir des apparences et de hypocrisie mondaine. Le paradoxe des liaisons est d'adopter la forme littéraire de l'authenticité et d'en inverser la signification. La lettre, dans les mains des roués, est un instrument de séduction qui véhicule non pas la vérité mais le mensonge. Le libertin attend donc de la lettre qu'elle trahisse – et non qu'elle traduise – la pensée (voir le post-criptum de la lettre CV)[8].

Détourner pour mieux corrompre, telle est la principale devise des libertins. Pour mener à bien leur entreprise de sape, nos artisans du mal choisissent avec le plus grand soin les victimes qu'ils s'apprêteront à dépraver. Valmont, monstre cynique, ne consent que difficilement à séduire la petite Volanges. Sa principale ambition ne consiste pas à assouvir la vengeance de son ex-compagne mais plutôt à détourner la Présidente de la foi religieuse en la sacrifiant sur l'autel de la fidélité conjugale. En succombant à la tentation libertine, Mme de Tourvel se perd, permettant ainsi à son partenaire d'atteindre une jouissance quasi-mystique.

La perversion qui est en même temps une cause et une finalité procure ce plaisir essentiel au libertin. En pervertissant des âmes supposées œuvrer pour le bien, le libertin satisfait son plaisir criminel. Plus la déchéance de la victime est violente, plus le libertin exulte car son but « […] n'est pas tant d'avoir la femme que de la perdre par la révélation de sa chute »[9]. Les exemples qui illustrent cette idée sont légion dans l'œuvre. Valmont, notre libertin indomptable, se délecte de la souffrance infligée à autrui. Le Vicomte et la Marquise construisent ainsi leur plaisir sur la ruine du partenaire. La victoire n'est atteinte que parce qu'elle s'est réalisée aux dépens d'autrui. La lettre CXXV de Valmont exprime cette logique libertine : « La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister ! Oui, mon amie, elle est à moi, entièrement à moi ; et depuis hier, elle n'a plus rien à m'accorder » (*LD*, p. 331). Cet aveu construit autour d'une rhétorique singulière (on relèvera au passage l'emploi du présentatif, l'effet de l'exclamation, la force illocutoire de l'adverbe « oui ») consacre la victoire et réaffirme le plaisir libertin. Si le Vicomte se vante ainsi auprès de la Marquise, c'est parce qu'il est conscient d'avoir *ruiné* dans tous les sens du terme la Présidente. En séduisant au sens quasi-ment étymologique du terme, c'est-à-dire en éloignant cette jeune femme des règles morales et spirituelles, Valmont a atteint la cime de sa gloire. Le libertin est enfin rassuré : la reddition de la Présidente présume de son remords à venir. La lettre que cette dernière adresse à son amie Mme de Rosemonde révèle les manœuvres sournoises de Valmont :

> Il est donc vrai qu'il m'a sacrifiée, livrée même ... et à qui ? ...une vile créature…mais que dis-je ? Ah ! j'ai perdu jusqu'au droit de la mépriser. Elle a trahi moins de devoirs, elle est moins coupable que moi. Oh ! que la peine est douloureuse, quand elle s'appuie sur le remords ! (*LD*, p. 362).

---

[8] J.-P. de Beaumarchais, D. Couty (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française,* Paris, Bordas, 1994, p. 1124.

[9] J. Jean*, op.cit.,* p. 109.

Cet aveu douloureux sonne le glas de sa réputation et met un terme à sa tranquillité d'esprit. Valmont peut alors trinquer en compagnie de la Marquise : leur œuvre perverse et démoniaque a opéré ! En effet, bien que le vicomte n'ait pas connaissance de cette lettre, il suppose et imagine la torture morale de sa victime et cette idée à elle seule l'enchante. Le libertin a réalisé son œuvre perverse en inversant le bien en mal, la fidélité en adultère, la foi religieuse en posture impie. La chute de la Présidente réalise, encore plus que celle de Cécile, le triomphe du Mal. En y succombant fatalement, Mme de Tourvel a glissé irréversiblement sur la voie du sacrilège.

Pour parvenir à leur but ultime, les protagonistes ne reculent devant rien. La patience qu'ils mettent à réaliser leur entreprise délétère témoigne de leur obstination. Le plaisir n'est consommé qu'au terme d'une longue croisade où la proie a finalement succombé :

> Ce n'est donc pas, comme dans les autres aventures, une simple capitulation plus ou moins avantageuse, et donc il est plus facile de profiter que de s'enorgueillir ; c'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manœuvres. Il n'est donc pas surprenant que ce succès, dû à moi seul, m'en devienne plus précieux ; et le surcroît de plaisir que j'ai éprouvé dans mon triomphe, et que je ressens encore, n'est que la douce impression du sentiment de la gloire (*LD*, p. 332).

Dans cette perspective, plus l'enjeu est difficile, plus le libertin s'acharne à persécuter sa proie. Ainsi la fuite de la Présidente, loin de dissuader Valmont, ne fait que le galvaniser. Le texte, qui le montre affolé, révèle à maintes reprises sa détermination. En effet, le Vicomte qui se sent littéralement trahi par cette femme qu'il traite ironiquement de « perfide » se promet une belle vengeance :

> Quel plaisir j'aurai à me venger ! Je la retrouverai, cette femme perfide ; je reprendrai mon empire sur elle. Si l'amour m'a suffi pour en trouver les moyens, que ne sera-t-il pas, aidé de la vengeance ? je la verrai encore à mes genoux, tremblante et baignée de pleurs, me criant merci de sa trompeuse voix ; et moi, je serai sans pitié (*LD*, p. 262).

Ces propos enthousiastes révèlent la personnalité enflammée de Valmont. Il s'est évertué à séduire une femme figée dans ses principes. La voir céder à ses avances et s'initier au vice libertin lui procure alors une joie indicible : « Quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords ! » (*LD*, p. 35).

De son côté, la Marquise s'épanouit dans le plaisir pervers. Dans la lettre LXXXI, elle s'attarde sur sa découverte. Ce sont naturellement les règles coercitives qui conditionnent la vie conventuelle qui l'ont poussée à rechercher frénétiquement le plaisir :

> Je sentis que le seul homme avec qui je pouvais parler sur cet objet, sans me compromettre, était mon confesseur. Aussitôt je pris mon parti ; je surmontai ma petite honte ; et me vantant d'une faute que je n'avais pas commise, je m'accusai d'avoir fait tout ce que font les femmes. Ce fut mon expression ; mais en parlant ainsi je ne savais en vérité, quelle idée j'exprimais, mon espoir ne fut ni tout à fait trompé, ni entièrement rempli ; la crainte de me trahir m'empêchait de m'éclairer : mais le bon père me fit le mal si

> grand, que j'en conclus que le plaisir devait être extrême, et au désir de le connaitre succéda celui de le goûter (*LD*, p. 201).

En livrant ce récit, la Marquise insiste sur l'idée que nous avons précédemment formulée. Loin de se conformer aux enseignements de son confesseur, notre libertine entreprend de faire le chemin inverse. Le mal, elle ne le fuira pas pour se préserver, elle ira à sa rencontre pour mieux l'apprivoiser. Désormais, elle se distinguera dans cette nouvelle épopée maléfique en cultivant à outrance le plaisir pervers. Fière de son attitude, elle devient cette jeune femme redoutable qui cherche par tous les moyens à corrompre. Dans la lettre V, elle exprime cette satisfaction sadique en imaginant les pensées de son partenaire : « Il m'appellerait perfide, et ce mot de perfide m'a toujours fait plaisir ; c'est, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme, et il est moins pénible à mériter » (*LD*, p. 33).

Ce seront donc deux intrigues qui se chevauchent, s'entrecoupent parfois, dans l'œuvre. Alors que Valmont se lance dans un nouveau défi de séduction, la Marquise initie Cécile à la débauche. Elle s'amuse à défaire sournoisement l'enseignement religieux qui a été prodigué à la jeune fille. C'est décidé, elle sera son initiatrice dans le Mal et ne s'arrêtera qu'une fois sa mission accomplie : « j'ai dans l'idée que j'emploierai ce temps-là, et que nous lui donnerons une femme toute formée, au lieu de son innocente pensionnaire » (*LD*, p. 60). Cet apprentissage subversif lui procure alors une grande satisfaction. Elle observe l'évolution de Cécile et se félicite d'avoir perverti son âme : « Ou je me trompe, ou elle deviendra une de nos femmes les plus à la mode. Je vois son petit cœur se développer, et c'est un spectacle ravissant » (*LD*, p. 59). Cette jeune fille tout juste sortie du couvent incarne la proie idéale et la Marquise d'exprimer cette passion coupable en ces termes : « je raffole de cet enfant » (*LD*, p. 59). L'attitude de la libertine à l'égard de cette enfant traduit une autre forme de perversion puisqu'elle laisse deviner un penchant homosexuel. La Marquise s'aventure dans des sentiers nouveaux qui lui permettent de se projeter dans les pensées les plus folles.

Le libertinage laclosien doit donc être compris comme une volonté de s'affirmer autrement. Les protagonistes n'empruntent pas les mêmes sentiers battus que les autres. Ils se distinguent par une forme de rébellion qui cultive le plaisir pervers. Valmont autant que la marquise réinventent le mal à leur manière en choisissant la voie de la perversion. Dans leur objet de mire, principalement des proies qui incarnent des principes hautement moraux. La démarche du libertin doit se comprendre comme un merveilleux moyen de corrompre les règles morales qui constituent les assises de la société. L'écriture qui exprime alors cette démarche ambitieuse n'est pas seulement un moyen. En effet, les mots échangés tissent un incroyable réseau de correspondances où on voit le plaisir pervers se matérialiser. Les lettres allégorisent le Mal et deviennent autant motifs de plaisir qu'outils de destruction.

Écrire le plaisir pervers

Dans *Les Liaisons dangereuses*, le plaisir pervers trouve une première manière de se déployer dans les gestes mais il parvient aussi prodigieusement à s'exprimer par le truchement des mots. La lettre concrétise la perversion, et ce pour deux raisons principales. Tout d'abord, c'est elle qui va acter le triomphe du libertin. En réponse à la lettre de Valmont, la Marquise exige une preuve écrite : « aussitôt que vous aurez eu votre belle dévote, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez, et je suis à vous. Mais vous n'ignorez pas que dans les affaires importantes, on ne reçoit de preuves que par écrit » (*LD*, p. 59). En outre, les lettres sont de véritables armes que le libertin peut à tout moment brandir pour perdre sa victime. Dans *Les Liaisons dangereuses*, le plaisir pervers est solidaire de l'écriture épistolaire.

> La maîtrise libertine apparaît donc ici comme une maîtrise de la langue, de ses virtualités et de sa polysémie. Le libertinage est constitué par une maitrise du langage, le « roué » exerçant son pouvoir en écrivant et en faisant écrire, en maniant le langage et en exploitant les ressources. Refus d'une littérature idéaliste, le libertinage est encore littérature ; revenu de tout, il reste encore sensible au prestige des mots, les libertins ne séduisant que pour s'en vanter, n'agissant que pour écrire et racontant leurs aventures pour le plaisir de se donner en spectacle par l'écriture et de jouir de cette ostentation[10].

La lettre devient espace privé où les épistoliers peuvent s'adonner à tout type de fantasme. Avant même que la présidente ne succombe aux avances du Vicomte, ce dernier exulte dans ses lettres du plaisir à venir. Le récit du mal est autant sinon plus grisant que l'acte lui-même. Le plaisir tel qu'il est peint dans les *Liaisons dangereuses* nous rappelle étrangement l'hédoné grec qui « cumule sens physique (jouissance des sens) et sens moral ou intellectuel (joie, satisfaction) […] »[11]. La jouissance est donc dans notre œuvre d'abord et avant tout verbale. La relation passionnelle entre nos deux scélérats est scellée par la force de l'écriture et il ne saurait y avoir de plaisir sans échange épistolaire : « Mais je vous en supplie, que le plaisir que je trouve à vous écrire, ne soit plus troublé par la crainte de vous déplaire » (*LD*, p. 142). Le mot est lâché par le Vicomte, c'est par plaisir qu'il échange avec sa partenaire. L'ironie qui ponctue ses propos et le persiflage avec lequel il accueille ceux de sa partenaire suffisent à expliquer ce besoin irrépressible de communiquer. Dans ce roman au cachet si particulier, le plaisir est nécessairement tributaire des mots. Or des mots aux maux, il n'y a souvent qu'un pas. On jouit au moment où on séduit l'autre mais aussi au moment où on lui écrit. Ainsi, les nombreuses missives du Vicomte adressées à la Présidente sont comparables à des préliminaires dont il lui est bien difficile d'échapper. Face aux demandes incessantes et répétées, Madame de Tourvel abdique. Le discours qu'elle tient au cours de la lettre LVI trahit ses

[10] P. Villani, « Le miroir : la séduction vertigineuse », [in] *Laclos : Les Liaisons dangereuses*, *op.cit.*, pp. 59-63.

[11] S. Simha, *Le plaisir,* Armand Colin, 2004, p. 10.

sentiments. Victime de la rhétorique libertine, la jeune femme ne peut que capituler pour goûter à ce plaisir interdit. Le ton injonctif qui ponctue sa lettre « cessez, laissez-moi ... » (*LD*, p. 59) révèle paradoxalement la faiblesse du personnage qui se sait vaincu. En somme, on comprend que dans l'œuvre, les mots avalisent certes le plaisir mais ils permettent aussi de l'entretenir. Les nombreuses lettres que le Vicomte adresse à la Présidente le mettent d'une certaine manière en appétit. Il se délecte du plaisir à venir, il jouit de ce qui va advenir. La lettre permet donc de matérialiser quelque chose qui est encore de l'ordre du virtuel. Le génie libertin aura donc réussi à faire durer dans le temps quelque chose qui est de nature éphémère. Ainsi, le récit de ses exploits permet au libertin qu'est Valmont d'éterniser un sentiment qu'il sait fugace. En livrant le récit de ses aventures, le libertin exulte de nouveau.

> On remarque, d'autre part, que pour Valmont l'exploit amoureux ne trouve son véritable accomplissement que sous forme de prouesse racontée, motif d'une belle lettre, d'une brillante mise en forme littéraire. La prise de possession de Cécile (L. XCVI) comme la chute finale de la Présidente de Tourvel (L. CXXV) sont essentiellement pour Valmont l'occasion de deux lettres triomphales à la Marquise de Merteuil, deux morceaux de bravoure d'écriture[12].

La Marquise trouve aussi dans la plume un exutoire au plaisir pervers. Là aussi plaisir et mal se confondent pour exprimer la nature profonde du personnage. Ainsi les propos moqueurs qu'elle destine à l'amante de Valmont reflètent une attitude démoniaque. Face à la prétendue chasteté de la Présidente, la Marquise s'illustre dans un persiflage qui l'a rendue célèbre. Elle raille au moyen d'une magnifique antanaclase les principes de la jeune femme : « Sérieusement, je suis curieuse de savoir ce que peut écrire une prude après un tel moment, et quel voile elle met sur ses discours, après n'en avoir plus laissé sur sa personne » (*LD*, p. 59). Les mots deviennent alors un moyen de combat :

> Valmont et Merteuil ne font pas qu'utiliser le discours social l'un contre l'autre : ils s'affrontent encore plus finiment à l'intérieur même de leur propre système linguistique. C'est entre eux la guerre des mots. Toute parole reprise de l'autre et citée par l'adversaire est une passe d'armes[13].

Ne pouvant rivaliser avec la Présidente, la Marquise décide de s'en moquer au moyen d'une écriture cathartique. En effet, la farouche libertine rit du projet insensé du Vicomte et dénonce la bigoterie de Mme de Tourvel :

> Je dis plus, n'en espérez aucun plaisir. En est-il avec les prudes ? J'entends celles de bonne foi : réservées au sein même du plaisir, elles ne vous offrent que des demi-jouissances. Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès, ces biens de l'amour, ne sont pas connus d'elles (*LD*, p. 32) .

---

[12] C. Lutaud, « Valmont écrivain », [in] J.-L. Tritter (dir.), *« Les Liaisons dangereuses », Choderlos de Laclos*, Paris, Ellipses, 1998, p. 33.

[13] C. Nétillard, « Le discours sur le discours. La fonction métalinguistique dans *Les Liaisons dangereuses* », [in] J.-L. Tritter, *op.cit.,* p. 76.

La Marquise de Merteuil est donc un personnage complexe qui cherche par tous les moyens à s'affirmer. Le persiflage qui caractérise son discours révèle l'intelligence d'un personnage qui a très tôt compris que le langage est une arme et qu'il peut à lui seul être grisant. Valmont lui-même est perturbé par le contenu de ses lettres : « Ou votre lettre est un persiflage, que je n'ai pas compris ; ou vous étiez, en me l'écrivant, dans un délire très dangereux » (*LD*, p. 177). On l'aura compris, la Marquise sait que pour gagner, il lui faudra maîtriser le discours : « La Marquise de Merteuil exerce également son empire sur le langage de ses amants, avec une finesse qui révèle son goût pour la stratégie, et qui constitue l'essentiel de son plaisir, puisqu'elle le redouble en le racontant à Valmont »[14]. Certaines de ses lettres sont des envolées épiques où on sent le personnage triompher et exulter de plaisir. Humiliation, raillerie, persiflage caractérisent cette prise de parole que la libertine souhaite efficace.

Nous voyons donc au terme de notre analyse que dans *Les Liaisons dangereuses*, le mal est indissociable du plaisir. Nous dirons même que le premier exalte le second. Ce mal qui nourrit l'idéal libertin a un nom dans l'œuvre, c'est la perversion. À mesure que le lecteur avance dans sa lecture, il prend conscience de la force de ces personnages dépravés. Ainsi, Valmont s'interroge lorsqu'il se trouve être le siège d'un sentiment étrange : « J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien […] » (*LD*, p. 62) ; mais cette expérience sera de courte durée, Valmont ne pouvant concevoir de plaisir que dans le mal. Les personnages goûteront alors au plaisir pervers aussi bien dans les gestes que dans les mots. Les lettres deviennent territoire de jouissance et les épistoliers se plaisent à découvrir le pouvoir de la parole. L'œuvre nous convie à découvrir la beauté d'un style où « l'éloquence des mots provoque les corps à la jouissance […]»[15] . Pourtant cette jouissance semble avoir une fin puisque l'œuvre s'achève sur les limites du jeu libertin. Malgré leur intelligence, Valmont et la Marquise subissent une déchéance alors que leurs victimes sont rachetées au prix de la souffrance rédemptrice. L'intérêt de l'œuvre semble alors résider dans cet étrange aboutissement : à l'instar des protagonistes, le lecteur s'est laissé tenter par le plaisir. Il a découvert la jouissance de la lecture au même titre que certains personnages ont découvert celle de l'écriture. La fin du roman conduit alors à un autre type de satisfaction. Le châtiment des coupables permet une purgation semblable à la purgation tragique. Le plaisir libertin, « enfer littéraire »[16], s'efface donc au profit du plaisir cathartique.

---

[14] C. Nétillard, *op. cit.,* p. 80.

[15] A. Desneys-Tunney, *Écritures du corps, de Descartes à Laclos,* Paris, PUF, 1992, p. 325.

[16] J.-L Tritter, *op. cit.,* p. 5